

Littératures et temps colonial. Métamorphoses du regard sur la Méditerranée et l’Afrique

PAR PASCALE HURTADO

Que signifie l’actuelle redécouverte du temps colonial ?

Le regain d’intérêt pour l’imaginaire colonial se manifeste dans le domaine du livre par la réédition d’œuvres littéraires, mais aussi par la publication d’œuvres nouvelles, mémoires d’acteurs survivants ou romans historiques coloniaux. Dans le domaine de l’image, on relève la production de films et de téléfilms qui s’inspirent de cette époque, comme *Indochine* ou *L’Amant*. La recherche universitaire n’est pas en reste, à en juger par la multiplication des colloques et des publications sur ce thème depuis une dizaine d’années. Le phénomène est d’autant plus intéressant qu’on le constate aussi dans d’anciens pays colonisés, comme le Maroc.

A Aix-en-Provence, le choix a été fait d’aborder la question sous l’angle de la littérature coloniale, selon une démarche originale consistant à articuler un colloque scientifique et une exposition, afin d’apporter des éclairages complémentaires.

Le souci de la complémentarité des approches a conduit ici à la rencontre de contributeurs d’horizons très divers (spécialistes de la littérature mais aussi historiens, sociologues, politologues, anthropologues du pourtour de la Méditerranée). Invités à s’interroger sur le “retour” de la littérature coloniale, ils n’ont pas manqué de placer cette notion même au cœur de leurs débats : “Littérature produite pendant le temps de la colonie, ou celle prenant comme matériau des faits liés à la colonisation mais écrite ultérieurement, ou enfin littérature symptomatique d’un type de rapport colonial ?”, “Littérature coloniale des Européens ou littérature coloniale des colonisés ?”, littérature perçue comme coloniale dès sa publication ou relue comme telle aujourd’hui, à la suite d’un travail d’analyse sur un objet d’étude longtemps tenu pour “qualitativement médiocre et politiquement incorrect” ? Sans apporter de réponse définitive, les discussions ont témoigné de la difficulté à classer une œuvre littéraire comme “coloniale” en raison de la diversité des écrits et des lectures que l’on peut en faire, bien mise en évidence par l’étonnante variété des contributions, mais aussi sans doute du fait de la charge péjorative qui reste attachée à l’adjectif “colonial”.

Si les romans français sur le Levant pendant la période mandataire (foisonnante communication d’André Cécati, qui examine l’évolution des poncifs et leurs motivations politiques) ou les lettres du colon Fletcher (analysées par Alexis Rinckenbach qui veut bien voir en ce colon d’abord un écrivain, en dépit de “ses convictions racistes d’odieux dandy”), ou encore la littérature

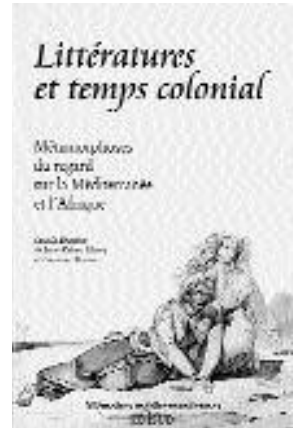
directement engagée au service du projet colonial (qui donne lieu à des contributions sur des productions peu étudiées sous cet angle, notamment la littérature enfantine et le roman d'espionnage) viennent se ranger sans grande difficulté dans cette catégorie, il n'en va pas de même pour bien des œuvres présentées. Comment classer certains parcours tourmentés, comme celui d'Isabelle Eberhardt (Sossie Andezian analyse sa vision de l'Islam dans ses écrits) ? Et plus encore, que faire de l'œuvre de Camus (éclairée par le très beau texte de Danielle Marx-Scouras : "Peut-on aimer un pays comme une femme ?") ; que faire aussi, bien sûr, de la littérature d'expression française produite par des écrivains "indigènes", en Afrique, au Maghreb ou au Vietnam ?

"Des frontières introuvables" : l'intitulé du dernier débat traduit bien à la fois la richesse et l'ambiguïté des littératures du temps colonial. Et l'interprétation de leur redécouverte actuelle ne peut en conséquence être simple.

On en revient ainsi à la question de départ : pourquoi ce retour sur le temps colonial ? Jean-Robert Henry et Lucienne Martini formulent deux hypothèses non exclusives l'une de l'autre, présentées en introduction : "moment nécessaire du travail de décantation des mémoires" qui concernerait tout particulièrement la littérature pied-noir ; moment correspondant à "un changement profond de la nature de nos relations avec les hommes du Sud" qui appellerait "la transformation de notre système de représentations". Privilégiant cette seconde hypothèse, les organisateurs ont choisi, à travers l'exposition qui a eu lieu, de montrer "les métamorphoses successives de notre regard sur le Sud et l'Orient", tout en soulignant la persistance d'images qui se sont finalement peu renouvelées. Le retour sur ces représentations correspondrait selon eux à une plus grande mise à distance du Sud, conséquence de l'inscription de notre avenir dans l'horizon européen. La redécouverte du temps colonial traduirait alors davantage l'évolution de notre regard sur nous-mêmes et notre passé qu'un intérêt renouvelé pour l'Autre, de plus en plus perçu comme radicalement différent.

Sur le plan scientifique, si les contributeurs n'ont pas tous directement répondu à la question proposée comme cadre de réflexion, les textes fournis soulignent dans leur ensemble non seulement la pluralité et la complexité de l'imaginaire colonial, mais aussi la dynamique d'évolution des représentations. Loin d'être terminé, ce processus reste bien vivant. Kacem Basfao l'observe à l'œuvre au Maroc. S'efforçant d'expliquer le retour sur la période coloniale qu'il constate dans ce pays, il rejoint Jean-Robert Henry et Lucienne Martini en l'interprétant comme une "tentative de redéfinir sa place et son ambition dans un monde en mutation rapide", une "réponse à la perte ambiante du sentiment identitaire et un élément de la réflexion collective sur l'identité et l'altérité".

De part et d'autre de la Méditerranée, la redécouverte du temps colonial traduirait ainsi la volonté de chacun d'affirmer sa propre identité par rapport à l'Autre, et non celle de s'en rapprocher par la relecture croisée d'une histoire commune.



Littératures et temps colonial, ouvrage collectif publié sous la direction de Jean-Robert Henry et Lucienne Martini, Edisud, Aix-en-Provence, 1999, à la suite de la rencontre et de l'exposition sur "Littératures et temps colonial", qui se sont déroulées à Aix-en-Provence en 1997, organisées par l'association Mémoires méditerranéennes, le Centre des archives d'outre-mer et l'Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman (IREMAM).